



L'écriture de l'événement chez Annie Ernaux : de l'expérience traumatique à la reconstruction de soi

Writing about the event in Annie Ernaux's work: from traumatic experience to self-reconstruction

Hind BENSARDI ¹

Université Chouaïb Doukkali - El Jadida | Maroc
hindbensardi2027@gmail.com

Hanae ABDELOUAHED

Université Chouaïb Doukkali - El Jadida | Maroc
Hanae.abdelouahed@gmail.com

Travail réalisé avec le soutien du CNRST dans le cadre du Programme « PhD-Associate Scholarship - PASS »

Résumé : Cet article examine comment Annie Ernaux raconte son avortement clandestin dans *L'Événement*, en mettant en lumière la restitution de l'expérience traumatique et ses implications dans la reconstruction de soi. En mêlant fiction et réalité, Ernaux utilise des documents personnels pour explorer et redéfinir son identité. L'étude vise à montrer comment son approche, qui intègre des éléments personnels et sociohistoriques, contribue à la mise en récit de l'expérience traumatique et à la reconstruction de soi et de la mémoire à travers l'écriture.

Mots-clés : Annie Ernaux, L'Événement, écriture, traumatisme, reconstruction de soi

Abstract: This article examines how Annie Ernaux narrates her clandestine abortion in *L'Événement*, highlighting the restitution of the traumatic experience and its implications for self-reconstruction. By blending fiction and reality, Ernaux uses personal documents to explore and redefine her identity. The study aims to show how her approach, which integrates personal and sociohistorical elements, contributes to the narration of the traumatic experience and to the reconstruction of self and memory through writing.

Keywords: Annie Ernaux, L'Événement, writing, trauma, self-reconstruction



L'Événement de Annie Ernaux est un récit autobiographique qui raconte la période où l'auteure a subi un avortement clandestin dans les années 60. Ernaux y parcourt son expérience personnelle ainsi que les implications sociales et politiques de l'avortement à cette époque en France.

¹ Auteur correspondant : Hind BENSARDI | hindbensardi2027@gmail.com

L'écriture d'Annie Ernaux se distingue par son approche unique de l'événement traumatique, qui reflète un engagement personnel dans la quête de soi. Ernaux ne se contente pas de relater des faits ; elle scrute et construit son identité à travers des événements marquants, tout en se libérant des contraintes de la fiction. La narration à double articulation place le récit entre le réel et le référentiel qui renvoie aux événements personnels et aux implications sociohistoriques. Les éléments de chaque aspect cherchent à révéler l'identité du « je », à le découvrir et à le redéfinir à travers le temps et l'espace. Son journal intime et son agenda de 1963, utilisés comme des documents historiques, témoignent de cette approche. Pour Ernaux, le journal n'est pas un simple brouillon, mais un témoignage authentique de son vécu. Sa structure fragmentée et incomplète, et l'utilisation de la chronologie comme cadre, servent à capturer des moments fugaces de la réalité.

Dans cet article, nous essayons d'étudier la mise en récit de l'expérience traumatique qui se situe à l'intersection de la fiction et de la réalité. En ce sens, il serait intéressant de voir comment le récit restitue l'expérience traumatique et dans quelle mesure le caractère traumatisant est consubstantiel à la nature même de l'événement. Ce faisant, nous nous intéressons aux éléments qui permettent d'aboutir à la reconstruction de soi et de la mémoire à travers le processus de l'écriture.

1. Mise en récit de l'événement traumatique

L'événement et sa représentation sont intrinsèquement liés ; et cette acception de l'événement en tant que moteur de la pensée et de l'écriture est omniprésente dans les œuvres d'Annie Ernaux. Cette idée essentielle est mise en lumière dès le début de *L'Événement* où l'écrivaine a inséré deux citations comme épigraphes : l'une de Michel Leiris et l'autre de Yuko Tsushima. À travers la citation de Leiris : « Mon double vœu : que l'événement devienne écrit. Et que l'écrit soit événement ». (Ernaux, 2000 : 9), l'auteure inscrit le lecteur dans une perspective programmatique dont l'enjeu principal serait l'acte d'écrire.

Comme bouleversement temporel de l'existence, lié au sens de la disparition ou la mort que génère l'avortement, l'événement se présente comme quelque chose d'invisible et d'indicible qui se déploie dans une autre forme que le langage, pour conférer au silence un statut d'un événement existant, au-delà de l'interdiction. Il s'agit de mettre les mots d'une « expérience humaine totale de la vie et de la mort, du temps, de la morale, et de l'interdit, de la loi, une expérience vécue d'un bout à l'autre en travers du corps » (Ernaux, 2000 : 111-112). Une expérience confinée dans les ténèbres du silence et les méandres de la mémoire, ramenée à l'existence par les mots qui vont l'inscrire dans l'histoire pour remplir le blanc de « l'ellipse », de la souffrance subie par toutes les femmes qui ont avorté, et plus particulièrement dans les camps d'extermination. Rendre visible un événement « inoubliable » s'inscrit dans cette volonté d'en restituer une image perdue, et une nouvelle perception.

D'autre part, la citation de Tsushima s'inscrit dans une quête de compréhension du réel : « Qui sait si la mémoire ne consiste pas à regarder les choses jusqu'au bout » (Ernaux, 2000 : 10). De manière similaire, Annie Ernaux interroge la notion de « bout » dans un événement, se demandant ce que cela signifie réellement. Il s'agit de regarder un événement jusqu'au bout, de le vivre pleinement pour ensuite le restituer.

En effet, la nature fragmentée de l'expérience de l'écriture dans *L'Événement* compose un récit marqué par une certaine neutralité de l'écriture « autobiographique ». L'auteure raconte les événements de façon brute et directe, mettant en lumière une expérience où elle relate les faits sans fioritures, juste comme ils sont. Le récit, sans se soucier des conventions génériques, est rempli de détails concrets qui font face à son propre vécu et au temps qui passe. Tout cela s'entremêle pour former un lien solide et nécessaire qui trace le parcours de l'avortement à travers les souvenirs enfouis dans sa mémoire.

Le début du roman semble capturer une période particulière dans la vie de la narratrice, où elle attend fébrilement ses règles à Rouen en octobre 1963. À travers une écriture qui évoque une forte sensation de temporalité, l'auteure nous plonge dans les pensées intimes et les gestes quotidiens qui les accompagnent. Le désir de la narratrice d'avoir ses règles est exprimé de manière palpable à travers ses espoirs répétés et ses déceptions quotidiennes. Cette attente devient le fil conducteur de la narration vers un aboutissement final.

Cette dualité entre la présence de la vive voix à la première personne et le spectre de l'imagerie dans l'image mentale crée un enchevêtrement entre le présent et le passé. Le journal ou l'agenda dans laquelle est noté le mot « RIEN » indique l'absence des règles et forme cette manière de restituer l'événement dans l'archivage et l'écriture. Cette dualité entre la présence immédiate et la réflexion rétrospective se manifeste à la fois dans le contenu de la narration et dans la façon dont l'événement est enregistré.

Au mois d'octobre 1963, à Rouen, j'ai attendu pendant plus d'une semaine que mes règles arrivent. [...] En rentrant dans ma chambre, à la cité universitaire des filles, rue d'Herbouville, j'espérais toujours voir une tache sur mon slip. J'ai commencé d'écrire sur mon agenda tous les soirs, en majuscules et souligné RIEN. (Ernaux, 2000 : 10)

La structure séquentielle, les fragments et l'utilisation d'une chronologie datée comme cadre, typique de la forme du journal, sont délibérément choisis pour servir une intention précise : capturer les instantanés de la réalité par le médium mémoriel.

La force et la détermination de la narratrice à affronter son passé et à donner une voix à son histoire marquent ce temps qui s'est mis « en marche ». Elle se sent décidée à explorer cette expérience en profondeur, à la comprendre pleinement, et à intégrer les souvenirs et les émotions associés à cette période dans un récit complet. Elle compte sur son agenda et son journal intime, tenus pendant ces mois, pour lui fournir les repères et les preuves nécessaires à l'établissement des faits. Son objectif principal est de plonger dans chaque image et souvenir jusqu'à ce qu'elle puisse les ressentir physiquement et les revivre pleinement.

Les expériences matérielles et artistiques (films, pièces de théâtre et chansons) de la narratrice s'entremêlent avec sa réalité physique et émotionnelle. Ainsi, le quotidien est investi dans ses pensées intérieures concernant ses règles absentes. Au-delà de ces signes ou catalyseurs émotionnels, toute cette tension ressentie et cette anticipation souhaitée, se concentrent enfin dans ce moment où elle va obtenir des réponses à ses questions lors du rendez-vous chez le gynécologue : « Je suis rentrée à pied à la cité universitaire. Dans l'agenda, il y a : « Je suis enceinte. C'est horreur ». (Ernaux, 2000 : 21)
Et l'événement est là quelque part.

Toutes les images de mon séjour à Bordeaux-la chambre cours Pasteur avec le bruit incessant des voitures, le lit étroit, la terrasse du Montaigne, le cinéma où l'on avait vu un péplum, *L'enlèvement des Sabines* - n'ont plus eu qu'une seule signification : j'étais là et je ne savais pas que j'étais en train de devenir enceinte. (Ernaux, 2000 : 22)

Les endroits évoqués ici ne sont pas simplement des lieux physiques, mais des fragments de mémoire qui imprègnent l'esprit de la narratrice. Ils deviennent des repères intimes de son passé à Bordeaux, empreints d'une aura émotionnelle. Ces lieux, avec leurs bruits, leurs odeurs et leurs atmosphères, réveillent des souvenirs vivaces qui résonnent profondément en elle. Avec la révélation de sa grossesse, ces mêmes lieux prennent soudainement une toute nouvelle signification et provoquent un changement du regard. Ils deviennent des témoins des moments où elle était inconsciente de sa condition. Une fois consciente de sa grossesse, elle a commencé à traîner et à s'éloigner des espaces et des lieux où elle évoluait habituellement aux mêmes heures que les autres étudiants.

Quant au temps, il subit une transformation, passant d'une suite insensible de jours structurés et programmés dans le cadre du prévisible, à une entité temporelle « informe ». Le temps devient une force intérieure envahissante qu'il faut détruire à tout prix. Ce changement est accentué par un profond sentiment d'aliénation, illustré par la comparaison entre elle et « les autres filles, avec leurs ventres vides ». (Ernaux, 2000 : 30)

Cet évènement est vu comme un « incident infime, bouleversant, qui déchire la trame du temps et par cette déchirure nous introduit dans un autre monde : hors du temps » (Blanchot, 1959 : 16). C'est un élément d'interruption, alliant à la fois chronologie et arrêt lorsqu'il est considéré comme relevant du personnel et de l'intime. En écrivant cet événement, l'auteure transforme cette expérience en mots, rendant réel et présent le moment de l'évènement. Cela permet de donner du sens à l'expérience personnelle et de « sauver » le temps réel en le transformant en récit.

L'introduction de l'intimité dans ce temps destructeur, qui provoque des interruptions et des changements dans la vie, se manifeste dans la transformation du « je ». En devenant un personnage, l'auteure-narratrice redécouvre les différentes facettes de son identité à travers diverses étapes, de la grossesse à l'avortement. L'évènement raconté dans le récit dépasse la simple fiction ; il est perçu comme une véritable réalisation du temps pur lorsqu'elle déclare : « Je n'étais plus dans le même monde ». (Ernaux, 2000 : 30)

L'auteure écrit sur le temps sans utiliser des termes tels que « j'attends un enfant », « enceinte » ou « grossesse », lesquels évoquent un futur qu'elle refuse. En utilisant des expressions vagues comme « ça » ou « cette chose-là », elle crée une distance émotionnelle et temporelle ; ce qui suggère le refus d'accepter la linéarité du temps associée à la grossesse. Mais, dans cette conceptualisation, la narration se voit construite autour d'un seul évènement central pris comme évidence configurationnelle ou encore comme élément « épisodique » (Ricoeur, 1980 : 20 21) dans la mise en intrigue, donnant naissance à un récit continu qui reflète la quête et l'identité de la narratrice. C'est dans ce sens que pour l'auteure, « Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage » cette « identité [...] se comprend par transfert sur lui de

l'opération de mise en intrigue d'abord appliquée à l'action racontée ». (Ricœur, 1984 : 58-114 et 171-175)

Le fait qui annonce le début de la quête se profile ainsi : Jean T. un étudiant marié et salarié avec des idées révolutionnaires, a été la première personne à connaître la grossesse de la narratrice, en raison de sa capacité à aider. Pourtant, même cette présence n'a pas apporté le secours escompté, renforçant davantage son sentiment d'abandon.

Impliqué dans une association semi-clandestine à l'époque, le Planning familial, qui milite pour la liberté de la contraception, Jean T. montre un engagement envers les droits reproductifs et le soutien aux femmes dans leurs choix concernant leur corps et leur maternité. Cependant, cette attente décevante révèle une dissonance entre les idéaux qu'il défend publiquement et son action (ou inaction) dans une situation personnelle et urgente. Ce n'est que maintenant que la quête d'une « faiseuse d'anges » peut commencer : juger la loi au lieu que ce soit elle qui juge les femmes (hors-la-loi).

Le mercredi 8 janvier, la narratrice se dirige vers Paris à la recherche de l'adresse de la « faiseuse d'anges » indiquée par L.B. pour fixer un rendez-vous. Écrire la date est essentiel pour ancrer l'événement dans la réalité. La date, à un certain point, marque la frontière entre la vie et la mort. C'était « le passage Cardinet », le lieu où l'événement a eu lieu entre les mains de Mme P. -R 8 jours après: « J'étais debout près du lit, face à cette femme au teint grisâtre, qui parlait vite, avec des gestes nerveux. C'est à elle que j'allais confier l'intérieur de mon ventre, c'est ici que tout se jouerait ». (Ernaux, 2000 : 79)

La technique utilisée consiste à poser une sonde à l'intérieur de l'utérus. La matérialité pure de l'action prend le récit loin de la morale et des jugements. Elle l'oriente vers l'écriture, pensée comme issue. Comme si l'intervenante « faiseuse d'anges » s'apprêtait à tuer le fœtus pour faire naître son souvenir dans la mémoire future de la narratrice. Celle-ci, se retrouve en fin avec l'image de la chambre comme lieu de la naissance du récit. Elle ne peut que s'y immerger.

La mise en récit de l'événement traumatique est portée par une écriture séquentielle où les fragments jouent le rôle de rythmes saccadés traduisant une profonde inquiétude face à la honte et au désir d'être sauvée de l'échec social.

2.Revendication de reconnaissance et de nouvelle origine identitaire

Un corps qui a subi un choc violent est souvent atteint dans l'essence même de ses émotions. Celles-ci sont éprouvées selon un dysfonctionnement physique et psychique qui altère la relation normale entre le sujet et les autres.

Ce qui confère à l'événement son caractère traumatique est ce regard social subi à cause de l'origine sociale ouvrière de la narratrice. Socialement la grossesse hors mariage signifiait ce passage de la « catégorie des filles dont on ne sait pas si elles acceptent de coucher à celle des filles de façon indubitable, ont déjà couché. Dans cette époque où la distinction entre les deux importait extrêmement et conditionnait l'attitude des garçons à l'égard des filles » (Ernaux, 2000 : 36)

Même au regard de Jean T. la jouissance réside dans cette histoire d'une bonne étudiante d'hier devenue du jour au lendemain une « fille aux bois ». De même que la violence subie à l'hôpital à cause du médecin qui l'a traitée comme une ouvrière ou encore l'exposition de son corps dépossédé de son intimité ancrent cette portée traumatique.

J'établissais confusément un lien entre ma classe sociale d'origine et ce qui m'arrivait. Première à faire des études supérieures dans une famille d'ouvriers et de petits commerçants, j'avais échappé à l'usine et au comptoir. Mais ni le bac ni la licence de lettres n'avaient réussi à détourner la fatalité de la transmission d'une pauvreté dont la fille enceinte était, au même titre que l'alcoolique, l'emblème. J'étais rattrapée par le cul et ce qui poussait en moi c'était, d'une certaine manière, l'échec social. (Ernaux, 2000 : 31-32)

La dimension de la classe sociale constitue l'ensemble des repères auxquels le traumatisé s'identifie. Dans cette expérience traumatique le sujet établit un lien entre son origine et l'événement du trauma (Abdelouahed, 2022 : 65-66). Annie Ernaux évoque son parcours personnel en lien avec sa classe sociale d'origine. Ainsi, « les destins personnels sont le résultat d'une combinaison entre les processus psychiques et les processus sociaux. » (De Gaulejac, 1987 : 39)

En tant que première personne de sa famille à poursuivre des études supérieures, elle a réussi à échapper au destin de l'usine et du commerce de détail. Cependant, malgré ses réussites académiques, elle se sent toujours confrontée à la réalité de la pauvreté qui lui est transmise, symbolisée par sa grossesse non désirée. Elle exprime une certaine fatalité dans la transmission de cette pauvreté, se sent emblématique de cette situation, tout comme un alcoolique peut l'être pour d'autres stéréotypes sociaux. Elle exprime qu'elle est rattrapée par son corps et la réalité de sa condition sociale, perçue comme un échec social. Ces déterminismes sociaux ou *habitus* revêtent dans l'écriture ernausienne le rôle de catalyseur de sa conception de soi loin de toute interprétation psychanalytique qui ne prend pas en compte le contexte social. La démarche de l'auteure associe psychanalyse et sociologie. Elle intègre une analyse des conflits psychologiques, ou intrapsychiques que génèrent les changements de position sociale avec les concepts d'*habitus* et de reproduction sociale comme référence à Bourdieu. (Bourdieu, 1998 : 65-73)

La revendication d'une nouvelle origine marque cette transition vers la maturité. Elle forme un moment de remaniement identitaire d'un « Je » qui affirme une rupture. Dans les sociétés dites traditionnelles, cette expérience traumatique, vécue dans la solitude, implique une séparation qui engage le sujet dans un nouveau rôle social. Ce sujet manifeste une certaine revendication identitaire d'un statut d'exception. Le traumatisme redéfinit les modalités du lien du « Je » avec son milieu social pour ainsi adopter une nouvelle identification. Ces expériences, avec leur part d'étrangeté, impliquent dans le sujet un étranger qui va dans le contre sens du discours unique mis en place par la psyché parentale ; de même qu'elles ont le pouvoir de faire part de l'identité par le mouvement d'une autofondation.

L'événement traumatique constitue un moment de bascule et de redéfinition du statut du « Je » pour dire l'exception et l'extraction. La tentative qui consiste en l'humanisation de l'expérience à travers le lien entretenu avec les expériences semblables et la mise en écriture, engage le « Je » dans une chaîne signifiante de mots violents qui envahissent

presque physiquement les sens. Nous pouvons donner l'exemple de Sœur Sourire que sa chanson a accompagné la narratrice dans sa quête :

Sœur Sourire fait partie de ces femmes, jamais rencontrées, mortes ou vivantes, réelles ou non, avec qui, malgré toutes les différences, je me sens quelque chose de commun. Elles forment en moi une chaîne invisible où se côtoient des artistes, des écrivaines, des héroïnes de roman et des femmes de mon enfance. J'ai l'impression que mon histoire est en elles.) (Ernaux, 2000 : 43)

Le désir d'apporter une touche humaine à l'expérience reflète la nécessité de transformer les sentiments de blâme, de remords et d'embarras en quelque chose de pertinent et englobant. L'objectif est de rendre ces émotions accessibles aux autres, comme validation du but de la vie, et de les enregistrer sous forme écrite qui approfondit les aspects physiques, sensoriels et cognitifs, le tout dans le but d'être reconnu par les autres.

Comme tentative de rendre la violence subie et vécue à ses détenteurs, l'écriture se présente comme un récit d'altérité qui touche une société archaïque, source de sentiment permanent d'insécurité. Ce traumatisme se manifeste lorsque la violence est exprimée à travers autrui, lorsqu'elle est mise en mots littérairement. Ceci, dans un acte de dépossession par l'exhibition qui détruit les frontières et généralise l'intime, à la fois comme vie et mort.

Le désir qui me poussait à dire ma situation ne tenait compte ni des idées ni des jugements possibles de ceux à qui je me confiais. Dans l'impuissance dans laquelle je me trouvais, c'était un acte dont les conséquences m'étaient indifférentes, par lequel j'essayais d'entraîner l'interlocuteur dans la vision effarée du réel. (Ernaux, 2000 : 57)

L'expérience est appréhendée par le prisme du « Je », tout en étant préservée de l'influence oppressive du surmoi archaïque. En effet, si le sujet naît à travers des moments bouleversants, il s'identifie également au processus dynamique qui relie l'intime ressenti à l'exposition publique dans l'écriture.

Cet intime qui passe par le mouvement de transformation en matière d'écriture donne au « Je » une reconnaissance en vue de son statut d'écrivain, de même qu'il lui fournit une matrice sociale toute nouvelle. L'auteure réclame un nouveau statut identitaire public qui va à l'encontre des éléments sociaux intériorisés et qui interviennent dans le comportement des individus. Le rapport entre le rôle de l'écrivain et le traumatisme associé à « l'événement » est ce désir de tenir par écriture la condensation de toute une vie dans un moment.

Les armoires vides, constitue le titre du premier ouvrage d'Annie Ernaux publié en 1974 qui s'ouvre lui aussi sur une scène d'avortement, cette scène est prise comme image d'un fil qui marque une position d'écrivain dont l'écriture même est abortive, dans la mesure où il s'agit de tuer la psyché maternelle interne pour ainsi choisir de s'extraire de la filiation familiale. L'intime longtemps construit dans un territoire préservé de toute intrusion d'altérité devient une expérience publique par l'expulsion littéraire et témoigne de l'emprise du sujet par le regard de l'autre jusqu'à la soumission. L'écriture à ce propos rend ce regard d'autrui insoutenable. Lorsque l'écriture d'un texte d'exhibition force l'auteure à s'exposer, cela peut être considéré comme une forme de violence qui conduit à la perte et à l'effacement de l'intimité. De cette manière, le sujet à l'épreuve du dépouillement se donne à voir en matière d'écriture pour dire le trauma.

(Il se peut qu'un tel récit provoque de l'irritation, ou de la répulsion, soit taxé de mauvais goût. D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit, donne le droit imprescriptible de l'écrire. Il n'y a pas de vérité inférieure. Et si je ne vais pas au bout de la relation de cette expérience, je contribue à obscurcir la réalité des femmes et je me range du côté de la domination masculine du monde.) (Ernaux, 2000 : 58)

Annie Ernaux, tend à une visée de dissolution dans l'autre par la mise en place des éléments traumatiques dans le corps et/ou la pensée du lecteur. Ce transfert des sensations et des images passées qui traversent l'esprit comme tout un monde qui passe, sont dupliquées pour avoir le même effet vécu par la narratrice sur le lecteur et aussi reconstruire l'identité par l'écrit.

L'identité comme construction psychique dynamique traduit des aspects transmissifs du groupe social dans une famille porteuse de projet de transmission des contradictions. Cette psyché parentale est présente dans ces conflits identitaires exprimant le changement de position sociale d'où l'intérêt de Vincent de Gaulejac par les trajectoires sociales marquées par des ruptures importantes.

L'expérience d'Annie Ernaux retournée sur l'écriture indique cette forme de sacralisation de l'événement traumatique comme exigence de réclamer un statut d'exception situant l'auteure dans la déliaison et hors humanité. La sacralisation de l'événement entraîne une suspension de la temporalité, créant ainsi un instant figé dans le temps. Annie Ernaux vise à donner à son expérience une dimension sacrée en la plaçant au-dessus de la temporalité ordinaire. En accordant à cette expérience une importance sacrée, teintée de connotations transgressives, son but est de s'affranchir de ses racines et de rompre les liens avec une lignée qu'elle perçoit comme oppressante. Cette forme de transgression, qui se traduit par une identification avec les exclus, les marginaux tels que les toxicomanes et les voleurs, implique une notion de statut héroïque dans un mouvement paradoxal qui oscille entre l'abjection et l'exception.

Je marchais dans les rues avec le secret de la nuit du 20 au 21 janvier dans mon corps, comme une chose sacrée. Je ne savais pas si J'avais été au bout de l'horreur ou de la beauté. J'éprouvais de la fierté. Sans doute la même que les navigateurs solitaires, les drogués et les voleurs, celle d'être allés jusqu'où les autres n'envisageront jamais d'aller. C'est sans doute quelque chose de cette fierté qui m'a fait écrire ce récit. (Ernaux, 2000 : 118-119)

Annie Ernaux évoque une expérience vécue dont elle porte le secret en elle. Elle décrit cette expérience comme quelque chose de sacré, mais elle reste incertaine s'il s'agit d'une expérience horrifiante ou d'une belle expérience. Malgré cette incertitude, elle ressent de la fierté. Elle compare sa fierté à celle des navigateurs solitaires, des drogués et des voleurs, ceux qui ont osé aller là où les autres n'envisagent jamais d'aller. Cette fierté est un élément qui la pousse à écrire ce récit. Elle suggère que c'est cette fierté, ce sentiment d'avoir exploré des territoires inconnus, qui motive son désir de partager cette expérience. C'est un acte de refus et de transgression qui permet à Ernaux de se positionner au-delà du statut maternel et de s'engager dans une exploration profonde de soi et du monde qui l'entoure.

Le concept de « transfuge de classe »² met en évidence ces dynamiques de changement social et économique auxquelles les individus peuvent être confrontés. Il souligne que les conditions socio-économiques et les opportunités peuvent évoluer au cours de la vie d'une personne, entraînant des changements dans son statut social et ses perspectives. Ce transfuge de classe se traduit par le changement du milieu social à l'âge adulte, c'est une expérience de mutation qui lui a permis d'accéder à la sphère dite cultivée. Cette forme d'élévation s'est toujours accompagnée de sentiment de trahison de sa classe, dès lors, l'écriture acquit un but de venger sa race.

Vouloir subvertir ce qui émane de cette image qu'Annie Ernaux a de son père, un père d'origine pauvre qui a essayé de s'élever et de parvenir à une place, elle est devenue professeure selon le désir de son père qui a fait tout pour qu'elle le devienne, pour qu'elle puisse sortir de son aliénation à lui. L'impression d'une trahison de sa classe sociale est née du moment où elle a oublié l'héritage de gêne et de pauvreté senties dans son milieu et spécifiquement, le fait d'oublier le sens de la culture dans laquelle elle baignait. Comment combler cette distance qui la sépare de son père après sa mort, il n'y a que les mots comme faible recours. C'est le langage qui reflète le mieux la condition des gens et fait passer les désirs.

3. Ecriture de l'événement, événement de l'écriture

L'événement comme objet de réflexion atteste non seulement un champ de l'historique étudié par les historiens et les historiographes, mais bien évidemment un objet de réflexion littéraire quand il est introduit dans la pensée du témoignage et de l'écriture.

De nouveaux enjeux de l'événementialité se lancent en désignant non seulement une prémisse de la théorie de l'événement en rapport avec un moment ou une date évoquant une mémoire individuelle et collective, mais aussi un enjeu historiographique. L'introduction de la pensée de l'événement dans la sphère de l'individuel et l'intime comme phénomène existentiel voit sa mise en scène vers la fin du vingtième siècle. (Meter, 2008 : 8)

Conçu comme rupture dans la trame temporelle, un changement ou transformation d'un état à un autre dont la forme constitue une perturbation de la situation initiale dans le récit, l'observation du phénomène va surtout avec les sciences naturelles vers une conceptualisation du sens de la catastrophe généralement puisé du modèle biblique, ou encore des théories littéraires comme le réalisme, et la biologie qui stipule le passage d'un état à l'autre, d'une époque à l'autre comme saut sous forme de catastrophe ou de révolution.

Claude Romano présente une perspective phénoménologique sur la notion d'événement et d'histoire, en particulier à travers sa distinction entre les faits, considérés comme des données objectives, et les événements, qui sont vécus subjectivement.

Un monde (au sens événementiel) n'appartient à l'advenant que pour autant qu'il est capable d'interpréter des faits à la clarté de leur contexte, d'en retracer les causes, de

² Le concept de « transfuge de classe » est principalement développé par Pierre Bourdieu, dans *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris, Raisons d'agir Editions, 2004, p.109.

relever leurs filiations, de projeter des fins à la lumière desquelles ce « monde » lui-même prend tournure et visage. (Romano, 1999 : 84, 91, 93)

En considérant les événements comme relevant de leur propre essence, plutôt que de leur contexte extérieur, on leur accorde une place centrale dans l'écriture et dans la construction d'une histoire. Le langage et l'événement se créent mutuellement, le récit façonne l'événement et vice versa, ce qui forge un monde singulier que l'événement réorganise. L'objectif de l'écriture de l'événement n'est pas de construire une fiction centrée autour de l'événement comme point de départ narratif, mais plutôt de lui donner une existence authentique. « L'événement devient objet d'essence narrative, qui tire son existence du fait d'être raconté » (Courtieu, 2010 : 3)

Quel regard porter sur l'événement lorsqu'on est témoin ? C'est cette question que pose Annie Ernaux. Le témoignage devient alors le fait de regarder un événement jusqu'au bout, et de le restituer en tant que récit. Ainsi, l'événement se définit également par « ce dont on témoigne, en son sens le plus primitif, est cela au sujet de quoi quelqu'un témoigne. Il est l'emblème de toutes les choses passées » (Ricoeur, 2000 : 229)

Pour témoigner d'un événement, il faut la présence active d'un témoin prêt à relater une histoire fidèle et exhaustive de ce qu'il a vécu. Comme discours de vérité, il est détenteur d'un voir et d'un savoir dont seul celui qui l'a vécu ainsi peut en parler. Sauf que cette répétition est conditionnée par l'instant de la parole d'un événement passé, au moment présent. Un récit sous forme de témoignage qui prend en charge un événement qu'est-ce que c'est ?

Selon Jacques Derrida dans *Demeure, Maurice Blanchot*, Les frontières entre les documents factuels et la littérature s'effacent dès lors que le témoignage, en révélant un certain type de vérité, se trouve pris dans le paradoxe du secret. Ce savoir impartagé, objet de révélation ne peut être partagé dans sa totalité vu qu'un témoin ne peut pas savoir tout en se basant sur un regard, cet événement demeure alors secret au témoin lui-même. Dès lors, tout témoignage sera une narration et passe du secret à la fiction comme lieu des voies des possibles du témoignage. Le déplacement vers le fictif repositionne le statut de la vérité qui a longtemps été associé au concept de l'attestation. Selon Derrida, l'idée d'attestation, tout comme celle d'autobiographie, semble exclure en principe à la fois la fiction et l'art, puisque la vérité doit être donnée, toute la vérité et rien que la vérité. Cependant, le témoignage lui-même implique l'idée de la fiction.

Dans l'événement mis en scène à travers l'écriture l'identité préalable et sa signification initiale s'estompent. En passant à l'acte de l'écriture, cette signification se métamorphose, et se trouve altérée par le mouvement narratif qui échappe à l'identique. En d'autres termes, exclure l'aspect artistique du témoignage et le réduire à un simple document ou une certitude le priverait de sa nature de témoignage.

La politique du témoignage va dans le sens d'une autobiographie dont le récit est à la première personne relatant un secret de ce qui arrive à un destinataire. Ce témoin se voit responsable de son engagement pour ne dire que la vérité.

Témoigner en appelle à un acte de foi à l'égard d'une parole assermentée, donc produite elle-même dans l'espace de la foi jurée (« je jure de dire la vérité ») ou d'une promesse engageant une responsabilité devant la loi, d'une promesse toujours susceptible de trahison, toujours suspendue à cette possibilité de parjure, de l'infidélité ou de l'abjuration. (Derrida, 2004 : 527)

L'événement, en tant qu'expérience à la fois unique et récurrente, témoigne de sa singularité même à travers sa répétition, même si cette répétition ne peut jamais être totalement originale. Cette dualité fondamentale dans la narration testimoniale souligne la complexité de l'écriture de l'événement chez Annie Ernaux.

L'auteure manifeste un récit dont l'événement ne connaît pas de fin, comme un avortement, il est un inaccompli accompli qui se situe dans l'entre-deux. Dans un état spectral de l'errance et de l'absence du soi que vivait l'écrivaine, ce traumatisme intériorisé constitue la partie impartageable que génère le témoignage, chose qui situe le témoin dans une position de revenant, de survivant venu d'un ailleurs et l'habite en même temps. Cette dualité, émane du fait que l'expérience passée est à la fois présente et absente et ne peut pas être retrouvée dans son intégralité ni relatée dans sa complétude. L'événement est présent dans le récit de façon fantomatique rendu par un jeu elliptique qui signale la difficulté de raconter dans un dédoublement du sujet narrateur à la fois celui qui raconte dans le présent et celui qui vit l'événement dans le passé.

Ces noms et les cotes, Per m 484, n° 5 et 6, Norm. Mm 1065, figurent sur la garde de mon carnet d'adresses de cette époque. Je regarde ces traces gribouillées au stylo à bille bleu avec un sentiment d'étrangeté et de fascination, comme si ces preuves matérielles détenaient, de façon opaque et indestructible, une réalité que ni la mémoire ni l'écriture, en raison de leur instabilité, ne me permettront d'atteindre. (Ernaux, 2000 : 40-41)

Dans sa lecture de *L'Instant de ma mort*³, Derrida analyse comment le « je » qui témoigne n'est plus le même que celui qui a vécu l'événement, en l'occurrence, la confrontation avec la mort. Dans ce contexte, Blanchot témoigne non seulement pour lui-même, mais aussi pour un « je » qui n'est plus celui qu'il était au moment de l'événement. Le « je » initial, ayant vécu la situation de survie face à la mort, est maintenant accompagné d'un second « je », qui porte en lui l'expérience de la mort comme un événement passé. Ainsi, le témoignage devient une sorte de dialogue entre ces deux aspects du « je », le survivant et le sujet de la mort. Cette dualité rend le « je » qui témoigne étranger à lui-même dans une certaine mesure. Chacun des « je » s'écrivent mutuellement dans la mémoire de l'événement, créant une complexité où l'identité se trouve fragmentée et réinventée à travers le processus de témoignage. Cette réflexion soulève des questions profondes sur la nature du témoignage, de la mémoire et de l'identité dans des moments où la mort est contournée mais omniprésente.

L'écriture de Blanchot se tient loin du subjectif d'un « je » pour admettre le caractère d'une voix du silence condamné à l'écriture dans la neutralité, la blancheur, l'impasse d'un contexte littéraire qui se réalise dans le désenchantement. L'écriture par exemple de l'événement traumatique de l'exécution donne lieu à un événement en décalage avec l'écriture certes, mais qui se dévoile sous sa forme elliptique capturée en instants. Cette voix narrative signale l'absence et la présence en même temps, dans un langage qui se défait

³ Maurice Blanchot, *L'Instant de ma mort*, Paris: Fata Morgana, 1994

en lui-même. Le récit serait alors cet espace qui fait appel au langage, à la littérature du secret pour établir le dévoilement, ce dévoilement se déploie dans la fiction qui est dans ce cas un dispositif du témoignage.

Dans les récits de Blanchot, l'événement prend le relais du langage pour évoquer ce qui reste non-dit, l'absence elle-même, en explorant les lacunes, les silences de l'oubli et en naviguant dans les zones neutres entre réalité et fiction. Cette écriture situe l'événement dans un espace où ni la vérité ni le mensonge ne prédominent.

Le récit de Ernaux montre jusqu'à quel point le témoignage ne pourra jamais traduire avec exactitude l'expérience vécue ni atteindre d'une vérité factuelle entre parole et fait prônant le journal comme archive.

Se pose toujours, en écrivant, la question de la preuve : en dehors de mon journal et de mon agenda de cette période, il ne me semble disposer d'aucune certitude concernant les sentiments et les pensées, à cause de l'immatérialité et de l'évanescence de ce qui traverse l'esprit. Seul le souvenir de sensations liées à des êtres et des choses hors de moi - la neige du Puy Jumel, les yeux exorbités de Jean T., la chanson de Sœur Sourire - m'apporte la preuve de la réalité. La seule vraie mémoire est matérielle. (Ernaux, 2000 : 74-75)

De cette façon, seule la mémoire qui dure est celle de la matérialité corporelle et des sensations liées à un extérieur qui fait naître les mots, dans une quête des images qui une fois retrouvées échappent à l'écriture testimoniale abortive. La posture testimoniale vient pour désigner l'impossible correspondance à soi, l'impossibilité de se mirer, et de restituer le portrait. Un sujet égaré dans son regard témoigne de l'impossibilité du retour qu'Ernaux explore dans sa forme d'écriture comme « récit de l'événement et événement du récit » (Derrida, 2003 : 119), et comme conception à la fois de restitution et dissolution du soi. « Le véritable but de ma vie est peut-être seulement ceci: que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres. (Derrida, 2003 : 112). Chez Annie Ernaux, l'événement semble être une révélation d'un élément traumatique qui cherche à se raconter et à être intégré dans un récit. Il s'agit d'une tentative d'écrire quelque chose d'indescriptible, un secret difficile à exprimer, qui résiste encore à l'acte d'écriture. Ces traumatismes, qui sont des secrets en eux-mêmes, créent un domaine inaccessible qui se manifeste à travers les mots, car l'événement (traumatique) et l'acte d'écrire sur cet événement se confondent pour révéler ce secret, à travers le témoignage. L'événement du traumatisme engendre un autre événement, celui du témoignage, dans une langue qui constitue en elle-même un événement.

Conclusion

L'acte d'écriture revêt une fonction capitale dans la préservation du temps éphémère, s'élevant en rempart contre l'oubli implacable. Il se révèle comme un moyen de consigner avec fidélité notre parcours, offrant ainsi la possibilité de métamorphoser des expériences empreintes du trauma, voire d'autres épreuves, en une puissante force propice à la construction identitaire. Dans cette quête d'immortalisation, l'écriture se mue en un véritable instrument de réhabilitation personnelle, conférant un sens profond à nos trajectoires et nous permettant de les transcender. L'émergence de la notion d'événement au sein de la sphère individuelle et intime, inscrite dans le cadre de l'écriture et de l'histoire,

revêt une importance cruciale dans la quête de sens. Le langage et l'événement s'entremêlent et s'enrichissent mutuellement, donnant naissance à un dialogue intime. L'événement se transforme en récit, tandis que le récit se fait événement pour façonner un univers unique, réorganisé par cette force impérieuse. L'écriture de l'événement ne se limite pas à la création d'un récit fictif centré sur un événement préexistant qui sert de pivot narratif. Au contraire, elle s'attache à conférer une existence propre à l'événement lui-même. Celui-ci se métamorphose en un objet narratif vivant, prenant forme à travers son récit. La réflexion qui porte sur la nature et la portée du « bout » d'un événement est au cœur de cette exploration. Ernaux remet en question sa signification qui suggère une complexité et une énigme inhérentes à cette notion. En outre, l'analyse du regard dans le contexte du témoignage révèle une proposition fascinante : témoigner d'un événement implique une immersion totale, une expérience profonde permettant de rendre compte de manière authentique. Cette approche témoigne d'une vision profonde et réfléchie de la mémoire, du témoignage, ainsi que de notre compréhension et interprétation des événements qui jalonnent nos vies.

Le récit d'Ernaux illustre de manière frappante la difficulté pour le témoignage de restituer avec précision l'expérience vécue ou de prétendre à une vérité factuelle, plaçant ainsi le journal en tant qu'archive essentielle. En effet, seule la mémoire durable réside dans la matérialité corporelle et les sensations qui se rapportent à un monde extérieur, stimulant l'émergence des mots. Dans cette quête des images, une fois retrouvées, elles échappent à l'écriture testimoniale qui se révèle inachevée.

Références bibliographiques

- ABDELOUAHED H. 2022. « Une vie de Simone Veil: Au confluent de « mémoire » et « Histoire » ». Relais, (7), *Croisement(s)*, BENJELLOUN, M.& ABDELOUAHED, H. (Coord.), p. 57-67.
- BLANCHOT M. 1959. *Le livre à venir* (COLLECTION FOLIO/ESSAIS). Gallimard.
- BLANCHOT M. 1994. *L'Instant de ma mort*. Paris : Fata Morgana.
- BOURDIEU, P. 1998. *La domination masculine*. Éditions du Seuil.
- BOURDIEU P. 2004. *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'agir Editions.
- COURTIEU M. 2010. « De l'événement intramondain à l'événement discursif », TRANS- [En ligne], 10 | 2010, mis en ligne le 08 juillet 2010, consulté le 07 juin 2024. URL: <http://journals.openedition.org/trans/366>; DOI: <https://doi.org/10.4000/trans.366>
- DE GAULEJAC V. 1987. *La Névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*. Paris : Hommes et Groupe.
- DERRIDA, J. 1998. *Demeure. Maurice Blanchot*. Paris : Galilée.
- DERRIDA J. 1986. « Survivre ». In Parages. Paris : Galilée, coll. « La philosophie en effet » nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2003.
- DERRIDA J. 2004. « Poétique et politique du témoignage ». Cahiers de L'Herne. DERRIDA Jacques, MALLET Marie-Louise et MICHAUD Ginette, (83).
- ERNAUX A. 2000. *L'évènement*. Paris : Gallimard.
- METER H. 2008. *Le Sens de l'événement dans la littérature française des XIXe et XXe siècles, Pierre Glaudes et Helmut Meter (éds)*. Presented at the « Préface », Actes du colloque international de Klagenfurt, 1er-3 juin 2005.
- RICŒUR P. 1980. « L'Histoire comme récit ». In La Narrativité. dir. Dorian Tiffeneau. Paris : Éditions du Centre national de la recherche scientifique.
- RICŒUR P. 1984. *Temps et récit*, II, La configuration dans le récit de fiction. Paris : Seuil.
- RICŒUR P. 2000. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Éditions du Seuil.
- ROMANO C. 1999. *L'Évènement et le Monde*. Paris : P.U.F.